

3^{ème} conférence

Le mariage est un « tout » : « Comme l'union du Christ et de l'Église »

Le 13 décembre 1987

J'avais dit, la dernière fois, qu'on pouvait poser des questions sur ce sujet si difficile que nous avons essayé de traiter.

Il serait peut-être intéressant d'établir ici un dialogue avec des médecins chrétiens pratiquants qui désirent être pleinement dans le sens de l'Église, et qui, en même temps, peuvent éprouver des difficultés dans leur conscience de médecins qui aspirent à aller le plus loin possible pour aider et sauver la vie. Il y a là un dilemme qui peut exister et qui même, doit exister. Nous essaierons de comprendre qu'il est normal que nous ressentions ce dilemme. Plus la science progressera et plus la technique pourra aller loin, plus on comprendra mieux, négativement, la sagesse de la Croix. Il est vrai que ce n'est pas toujours facile d'être croyant aujourd'hui ! C'est même souvent très difficile, parce que le milieu, le climat dans lequel nous vivons, n'est pas un climat d'éthique humaine. C'est le climat, avant tout, du progrès de la science et de la technique. C'est cela qui prime ; et nous sommes tous un peu emportés par cela, si nous n'y faisons pas grande attention ; et la finalité est mise un peu à l'écart.

Autrement dit, il faut toujours revenir à cette grande page de l'Apocalypse (chapitre 12) : la Femme face au Dragon. On devrait constamment la reprendre, parce que c'est la grande lumière divine qui nous est donnée. Le démon, lui, cherche par tous les moyens à nous entraîner dans des voies qui ne sont pas les voies évangéliques. La voie évangélique implique un surcroît d'amour, un dépassement à l'égard de ce que peut être un certain bonheur humain ; un certain épanouissement humain, des choses qui nous paraissent normales du point de vue de notre prudence humaine. L'exigence de la Croix n'est pas en contradiction avec la prudence humaine, mais elle est un dépassement de cette prudence humaine. Alors, que nous sentions à certains moments avec une acuité particulière ce que peut représenter le choix chrétien dans la lumière de la Croix, c'est normal. Ce n'est pas un mal de le sentir ! Ce n'est pas mal de sentir que la Croix du Christ est folie et scandale¹⁵. Et il ne faut pas se considérer comme pécheur à cause de cela, ou comme pas assez chrétien. Non ! Parce qu'il reste un homme, le chrétien sent cela, avec une très grande acuité. Croyez bien que je le sens avec vous ; mais quand on essaie d'explicitier ce que

15 Cf. 1 Co 1, 18-25.

l'Église demande, on ne peut parler que le langage de la Croix : il n'y a pas d'autre lumière que celle de la Croix.

J'aurais aimé que nous puissions, à la lumière de la conférence de la dernière fois, mieux voir certaines difficultés devant lesquelles le médecin ou le couple chrétien peuvent se trouver. On comprend que quand un foyer n'a pas d'enfant, qu'il a attendu déjà pendant un certain nombre d'années avec le désir d'en avoir, et que le médecin lui dit : « Il y a une possibilité... », on se jette sur cette possibilité – c'est normal. Et lorsque l'Église dit : « Attention : cette possibilité ne semble pas respecter suffisamment l'alliance voulue par Dieu entre l'époux et l'épouse », on peut être fortement tenté de dire : « C'est une interprétation de l'Église, une interprétation des théologiens. Ce n'est pas directement dans l'Écriture, puisqu'il est dit dans l'Écriture : "Multipliez-vous"¹⁶ ». Je comprends qu'on ait ce moment d'arrêt, de difficulté. Il est même bon de l'expliciter : on a toujours avantage à expliciter certaines difficultés qu'on peut avoir, qu'on peut ressentir, parce que cela permet à la lumière de la sagesse de Dieu de nous donner un éclairage plus profond. Le chrétien n'aime pas les choses confuses. Tout chrétien doit être témoin de la vérité, comme Jésus. Un médecin chrétien doit être témoin de la vérité, et il est très difficile pour lui, aujourd'hui, de l'être jusqu'au bout. Mais il doit l'être ! Il doit donc avoir le désir d'aller le plus loin possible dans cet éclairage de la vérité.

On m'a posé cette question : « Le Seigneur donnera-t-il une âme aux enfants fécondés *in vitro* ? » J'allais dire : c'est déjà fait. Je dis donc que le Seigneur donne une âme aux enfants nés d'une fécondation *in vitro*. Là on touche la magnanimité du Créateur ! Il est très important de bien le sentir.

Question – Je voudrais poser une question qui va peut-être scandaliser l'auditoire – : je suis médecin. Et jusqu'à maintenant, toutes les sciences donnaient un peu l'impression de s'opposer à la vie, de la freiner, de l'endiguer, de se détourner de la vie telle qu'elle est, depuis le début, avec l'avortement, la contraception, l'euthanasie. Actuellement, tout à fait récemment donc, apparaît la fécondation *in vitro*, apparaît cette espèce de toute petite lumière qui donne l'impression que s'inverse la tendance. Les chercheurs de tous ordres, religieux, croyants ou incroyants, s'intéressent tout d'un coup à cette petite lumière. Il est évident que cette petite lumière peut être détournée par le démon parce qu'elle est très fragile. Mais le sentiment que j'ai, c'est que bien sûr, on accepte par la foi – du moins, on accepte plus ou moins – ce jugement de l'Église sur la fécondation *in vitro* ; mais que malgré tout, on ne peut pas s'empêcher de souffrir littéralement de ce refus en bloc de cette mèche qui fumait sur la vie ; et plus particulièrement du sujet tout à fait brûlant que vous avez traité la dernière fois, c'est-à-dire la fécondation à l'intérieur du couple ; parce qu'il est vrai que pour un croyant cela pourrait se défendre. Alors bien sûr, raisonnablement, la raison de l'Église prime, vous nous avez convaincus ; mais il reste au médecin, face aux couples dont vous avez décrit la situation intolérable, de soulager, de guérir, d'améliorer, le tout avec la bénédiction de Dieu qui a fait le couple. Je passe évidemment toutes les malversations qui pourraient éconduire éventuellement le principe de la fécondation *in vitro*. Mais dans la mesure où le couple est là...

Réponse – Je vois bien ce que vous voulez dire et j'ai senti moi-même très fort ce changement radical. Précédemment, en effet, la science était là pour endiguer, arrêter, freiner la fécondation, bien souvent pour permettre un plaisir plus grand dans une liberté qui mettait entre parenthèses la finalité naturelle. Et vous le soulignez à juste titre : ici, c'est l'inverse. C'est la finalité naturelle de la fécondation qu'on met en pleine lumière. Et le progrès de la science, le progrès de la technique se mettent au service d'une fécondation empêchée (pour tel ou tel motif)

¹⁶ Gn 1, 28.

et la « prolongent » en quelque sorte. C'est pour cela que, à première vue, on a vraiment l'impression qu'on est en présence d'un art qui aide la nature : *ars coadjuvans naturam* (je le dis en latin, pour respecter la formule du Moyen-Âge). Autrement dit, on est ici en présence du problème, beaucoup plus général – dont celui-ci est comme la fine pointe – de savoir si les interventions médicales, chirurgicales, aident vraiment la nature ou l'exploitent. Je reviens sur cette distinction parce que c'est une distinction sur laquelle je reviens constamment depuis trente ans. Et j'y reviens comme à une *interrogation*, comprenez-le : ce n'est pas une solution. La philosophie ne donne pas de solutions : elle cherche ; et la théologie aussi cherche. Que vous mainteniez dans votre cœur une recherche de savant, de médecin, c'est légitime et nécessaire. Mais en même temps, vous comprenez que l'Église regarde les applications immédiates, et qu'elle donne une autre lumière, qui est la lumière de la Croix, la sagesse de la Croix, qui dépasse infiniment la lumière de la science et de l'art. Mais l'Église ne veut absolument pas arrêter la recherche, cette petite lumière dont vous parlez. Je suis d'accord avec vous : il est assez impressionnant de voir que subitement, on a, apparemment, « changé de bord ». Mais en fait on n'a pas changé de bord. Pensez, par exemple, à l'euthanasie, qui aujourd'hui se pratique couramment. Et c'est assez impressionnant. Si vraiment on avait changé de bord, nous serions tous à dire : « Cherchons d'autres moyens pour essayer de soulager la souffrance et pour permettre au malade d'aller jusqu'au bout de l'offrande de sa vie ». C'est un autre problème que celui de la fécondation mais tout se tient.

Je suis cependant d'accord avec vous : il y a une petite lumière, et cette petite lumière on doit la regarder avec beaucoup d'attention. Et on ne doit surtout pas prendre les conclusions comme un éteignoir. L'Église nous donne une orientation sur laquelle on doit réfléchir et les médecins chrétiens et les couples immédiatement intéressés doivent réfléchir. Parce qu'il y a là un enseignement très grave – peut-être n'y en a-t-il jamais eu d'aussi grave. J'aurais été à la place du Cardinal Ratzinger, je vous avoue que j'aurais *beaucoup* prié – et il l'a fait – pour savoir si on doit dire cela. Je crois que j'aurais fait comme lui, profondément, en me demandant si c'était le moment de le faire ou pas. Mais – je vous l'ai déjà dit – je ne peux pas, au niveau profond d'une sagesse humaine, philosophique (puisque mon « métier », c'est d'être philosophe), arriver à une autre conclusion que lui. Je vous le disais la dernière fois (cela m'a beaucoup frappé) : je ne savais pas du tout que cette détermination serait prise par l'Église à cette date, mais je faisais des cours de philosophie à Saint-Jodard et, les trois semaines précédentes, nous avions traité ce sujet sur le plan philosophique, et nous étions parvenus à la même conclusion sur le plan philosophique. Inutile de dire que c'était beaucoup plus développé que ce que j'ai pu dire ici. Ici, je me place d'un point de vue chrétien ; ce n'est certes pas en opposition avec le point de vue philosophique, mais c'est différent ; et ces sujets-là doivent être traités philosophiquement, pour aider les savants. La philosophie doit en effet aider la science et *l'homme de science*, pour lui rappeler ce qu'est *l'homme* ; passer directement de la science à la foi, c'est souvent dur, parfois héroïque, parce qu'il manque un éclair, un intermédiaire : un éclairage humain, de sagesse philosophique, qui doit aller jusqu'au bout.

– Quoi qu'on fasse, la fécondation artificielle va se poursuivre en France, et dans le monde entier, et va développer les résultats d'une recherche qui peuvent être bénéfiques ou maléfiques on ne le sait pas, mais qui va dans le sens d'un certain progrès des connaissances. Comment les médecins chrétiens doivent-ils considérer cet effort qui, si vous voulez, scientifiquement parlant, sans autre considération, est un effort qui va vers un progrès des connaissances ?

– Je suis d'accord avec vous. C'est pour cela que je dis que la sagesse de la Croix devient, à certains moments, un héroïsme. Il y a une option nouvelle. En choisissant le Christ crucifié

comme étant la lumière de notre vie, nous avons opté pour toute une orientation, une compréhension de ce qu'est l'homme ; et nous considérons que d'autres aspects, philosophiquement parlant, ne sont pas bons. On en revient toujours au principe : l'art vient aider la nature, mais ne doit pas l'exploiter. Encore une fois, c'est un sujet sur lequel je réfléchis depuis trente ans, parce que j'ai très vite senti que ce serait le problème philosophique majeur de notre monde d'aujourd'hui. L'efficacité comme telle ne nous donne pas la solution. Il faut aller plus loin : il faut regarder *le lien entre l'efficacité et la finalité*. Et là, on est en face d'un problème philosophique majeur : l'homme est premièrement un être qui est fait pour aimer. Un être humain qui devient incapable d'aimer est un être humain qui ne va pas jusqu'au bout des exigences de sa nature humaine. Et c'est le cas s'il cherche l'efficacité pour l'efficacité, et ne se pose même plus le problème. C'est cela qui fait peur dans le milieu scientifique. Je le fréquente peu, mais tout de même de temps en temps puisque, en tant que philosophe, j'essaie toujours d'avoir des amis médecins. J'en ai, il suffit que vous soyez là pour le dire ! – et des amis biologistes, des amis mathématiciens. En effet, le philosophe ne peut plus tout savoir ; il doit donc avoir des « antennes », des amis chez les savants comme chez les artistes.

Le problème se pose donc avec une très grande acuité aujourd'hui : distinguer l'art qui vient aider la nature humaine – ou plus précisément la personne humaine impliquant la nature, impliquant l'âme spirituelle – et l'art qui vient exploiter. Dans tel ou tel domaine de la culture, n'est-on pas en train d'exploiter et de détruire ? Hélas, on ne se pose pas la question. Quel est l'homme politique qui se pose la question ? Si on ne se la pose plus, cela prouve qu'il n'y a plus de politique, parce que c'est précisément l'affaire de l'homme politique, d'aider l'homme à être homme, et non pas de l'exploiter en disant : « Cela réussit, donc c'est bon ». Non : le critère n'est pas la réussite ; le critère est de savoir si c'est conforme ou non au cœur de l'homme. Or très facilement, du point de vue purement scientifique et technique, le critère devient la réussite. Et c'est là qu'il faut se poser le problème avec beaucoup de force, en tant que philosophe et en tant que chrétien.

Il est nécessaire, pour les savants d'aujourd'hui, surtout pour les biologistes et les médecins, de se rappeler constamment que, au-delà de la médecine, il y a une sagesse philosophique. Cette sagesse philosophique consiste à maintenir l'homme dans la perspective de sa finalité. Or les finalités de l'homme sont simples : c'est *l'amour d'amitié*, à maintenir coûte que coûte, et la *contemplation*. Il n'y a pas pour l'homme d'autre finalité. Les autres finalités sont secondes. L'Église, dans le document du Cardinal Ratzinger, le met en pleine lumière. Évidemment l'application n'est pas toujours explicite. Mais l'Église le met en pleine lumière : c'est au nom de *l'amour* des conjoints que l'Église dit : « Non, cette intervention ne peut pas se faire ». C'est donc l'Église qui veut sauvegarder l'amour des conjoints chrétiens, dans la lumière de la Croix du Christ. C'est cela qu'il faut comprendre avant tout, en premier lieu. Au fond, l'Église nous met en présence de ceci : il y a une efficacité qui réussit, mais il y a une finalité d'amour qui, elle, reste cachée. La réussite se voit, et c'est pour cela que c'est plus facile à comprendre ; tandis que la finalité ne se voit pas, elle se voit à long terme. C'est à long terme qu'on verra la sagesse de l'Église et l'Église demande aux chrétiens de lui faire cette confiance absolue – ce qui, encore une fois, peut être héroïque pour un médecin chrétien.

Je pense aussi à ce qui se passe dans les hôpitaux aujourd'hui. Je voyais hier encore un jeune prêtre que j'aime beaucoup, très dévoué, aumônier d'hôpital, et qui me disait : « C'est écrasant, de voir le climat dans lequel on doit être témoin du Christ. Auprès des malades, c'est facile. Mais auprès du corps médical et des infirmières, c'est très difficile, le prêtre ou le religieux apparaît comme un corps étranger. On le tolère encore, parce que "cela fait bien", cela montre

qu'on est pour une certaine liberté. Mais combien de temps va-t-on encore le tolérer ? » Si je vous répète ces propos, c'est parce qu'il s'agit d'un jeune religieux. Les vieux aumôniers – et je me place parmi eux - en ont beaucoup vu ; et, de ce fait, ils n'ont pas la même acuité. Mais un jeune, c'est comme un enfant qui sent la civilisation qui monte. Ce jeune prêtre ressent donc cela avec beaucoup d'acuité ; et il me disait : « C'est très impressionnant : à l'égard de l'euthanasie, on a l'impression que tout le monde a une bonne conscience. On s'est fait une bonne conscience. » On se fait si vite une bonne conscience ! Je ne continue pas sur ce sujet, mais il serait intéressant d'organiser une fois un petit « forum » sur la question. Non pas pour « conclure », mais pour comprendre le cheminement très étroit dans lequel, de fait, le chrétien se trouve aujourd'hui. Il se trouve sur une crête. Se trouver sur une crête quand à côté de soi les hauts plateaux sont tout proches, ce n'est pas terrible ; je veux bien marcher sur une planche quand à côté de moi le vide n'est pas plus grand que dix centimètres. Mais quand il fait dix mètres, cent mètres, alors on sent le vertige... Vous sentez le vertige, et je le comprends. Je le sens depuis longtemps, ce vertige, sur le plan philosophique, parce que je vois que la philosophie saine, et particulièrement la métaphysique, comme le rappelle le Saint-Père, n'existe plus. Il faut bien voir les choses comme elles sont : dans des universités catholiques, on devrait maintenir sur le plan philosophique, ce que le Saint-Père veut maintenir ; mais non, on supprime la métaphysique... On assiste à une dégradation de l'intelligence. Il y a des choses merveilleuses qui se font du côté affectif, du côté du cœur. Mais du côté de la rectification de l'intelligence, c'est beaucoup plus long. Et on sent pourtant combien elle va loin cette perversion de l'intelligence, c'est-à-dire ce fait que la vision de la sagesse profonde et de la finalité de l'homme n'est plus considérée. Ce qu'on regarde, ce sont les résultats immédiats, et très souvent ils deviennent le critère. Je reviens toujours à cette question que m'avait posée Mr Demonque il y a déjà trente ou trente-cinq ans, et qu'il se posait en tant que P.D.G. : « Le critère d'efficacité est-il un critère pour un chef d'entreprise ? » Il était allé frapper à la porte d'un théologien qui lui avait dit : « Oui. » Mais dans sa conscience chrétienne, il se disait : « C'est impossible. » Des amis lui avaient dit d'aller me voir, et à partir de là nous avons commencé un dialogue qui a duré jusqu'à la fin de sa vie, pour montrer que le critère d'efficacité n'est pas humain. Il existe, il est valable dans son domaine propre. Mais il n'est pas humain, en ce sens qu'il ne regarde pas l'homme dans sa totalité.

Question – Je voudrais ajouter juste un mot, puisque vous avez demandé aux médecins de parler et que je suis moi-même médecin, hématologue, biologiste. Vous avez dit très justement que le critère, c'est le mystère de la Croix. Le mystère de la Croix, c'est l'amour. Mais n'y a-t-il pas un malaise qui vient de ce que sous ce mot « amour », on inclut des choses opposées, c'est-à-dire l'amour sexuel, l'amour-sentiment, et ce qui est totalement opposé : l'amour de la Croix, qui est un amour pour l'autre, pour aider l'autre dans son intérêt, dans son point de vue à lui, et non plus pour nous. Si on prend comme critère l'amour du mystère de la Croix, n'est-ce pas aimer le couple que de l'aider, avec la science maximale ? Et le critère final, n'est-ce pas l'enfant, l'éducation de l'enfant à l'amour ? Je veux dire que ce n'est peut-être pas la fécondation qui intéresse Dieu ; des cellules, il en jette des milliards par jour. Chaque individu en jette des milliards par jour. Dieu n'est pas à une cellule près, mais à un amour près. Et ce qui est fondamental, ne pensez-vous pas que c'est la transmission de cet amour, non pas l'amour sexuel, mais l'amour qui surgit de la Croix et que le plus important, c'est l'éducation de l'enfant ? En plus, cette année est l'année de Marie ; or le caractère majeur de Marie n'est-il pas justement d'avoir été capable d'être la première femme au monde à éduquer un enfant, depuis son premier jour, dans l'amour ?

Réponse – Je suis tout à fait d'accord avec vous pour l'opposition ou du moins la *distinction* que vous faites entre l'amour de plaisir et le véritable amour : et vous avez raison de

dire que l'amour de la Croix demeure pour nous la lumière, et que cet amour est un amour d'oblation, d'offrande, et que cet amour est source de toute fécondité, puisque toute l'Église dépend de cette fécondité.

Là où je suis moins d'accord, c'est lorsque vous passez tout de suite à l'aspect de la fécondité et de l'enfant. Je suis tout à fait d'accord pour dire que l'enfant est une fin du mariage. Cela, l'Église l'a toujours affirmé. Mais, me référant à l'Instruction *Donum vitae*, je vois que, de fait, on nous dit qu'on ne peut pas intégrer cela dans le sacrement de mariage puisque ce document est écrit avant tout pour les *chrétiens*. Si l'on s'adressait aux *non-chrétiens* il faudrait un écrit beaucoup plus philosophique, et une discussion beaucoup plus longue. En effet, avec les chrétiens, on peut prendre des petits sentiers ; tandis qu'avec des non-chrétiens, il faut aller très lentement. Donnée à des non-chrétiens, cet écrit peut paraître extrêmement brutal. Je l'ai lu en tant que philosophe et je peux vous dire que si je l'avais écrit en tant que *philosophe*, je n'aurais pas dit les choses comme cela : j'aurais beaucoup plus repris ce que j'ai essayé de vous dire, et qui est très difficile à mener jusqu'au bout : *ars adjuvans naturam, coadjuvans naturam*, l'art qui aide la nature dans sa finalité, et l'art qui risque d'exploiter. Je dis bien : qui « risque d'exploiter », pour ne pas aller trop vite. Pour moi, c'est un critère très important sur le plan philosophique, de toujours maintenir cette distinction. L'Église, elle, centre toute son argumentation sur l'amour des conjoints, et le respect de cet amour, en disant qu'il y a là un don personnel, individuel, que l'intervention de la science et de l'art risque de blesser. C'est très délicat, je le sais ; mais je crois que c'est là qu'il faut bien comprendre ce que nous dit l'Église. La Croix est premièrement la glorification du Fils par le Père. La grande prière du Fils bien-aimé, au chapitre 13 de saint Jean, est l'ultime lumière sur le mystère de la Croix. Cette glorification nous permet de comprendre que la finalité profonde de cette sagesse de la Croix, c'est l'amour : et, dans le cas présent, l'amour de l'époux et de l'épouse qui possède en lui-même sa propre finalité et donc la bénédiction profonde de Dieu, et la glorification de Dieu par cet amour. Cet amour implique la fécondité, mais en second lieu, pas en premier lieu. Et à l'égard de cette fécondité, il faut essayer de comprendre si ces interventions respectent pleinement le *mystère* de la fécondité. C'est ici qu'il faudrait préciser sur le plan philosophique la démarche qui permet de conclure ; je dis bien : sur le plan philosophique en premier lieu. En effet, l'Instruction du Cardinal Ratzinger passe tout de suite à la conclusion. Or ce point-là – la distinction entre fécondité et efficacité, la question de l'intervention scientifique et technique qui vient en quelque sorte séparer l'efficacité, la prendre d'une manière particulière, pour que le résultat soit là – ce point est très difficile, très délicat. C'est pour cela que j'aimerais que nous puissions en parler une fois d'une façon plus philosophique. Ici, je me place avant tout d'un point de vue théologique, puisque c'est avant tout cela que nous cherchons. Mais dans la question que nous traitons, il y a un point de vue philosophique très important. Je dis cela simplement, pour que nous puissions nous éclairer mutuellement, parce que nous cherchons la vérité.

Croyez bien que je cherche à être obéissant à l'Église ! Je le veux *inconditionnellement* ! Même si je ne vois pas, j'obéis, mais j'essaie *aussi* de supprimer le scandale, d'aider mes frères à obéir. Je crois cela capital : c'est le rôle du théologien, c'est, le rôle du philosophe, d'essayer d'aider les autres à comprendre qu'il n'y a pas de conflit entre les exigences de la foi et celles de la recherche philosophique. Les applications, à première vue, peuvent sembler un peu trop rapides, le tournant semble un peu trop raide. Mais n'oublions pas que la vision de l'Église regarde les choses à long terme, et que nous risquons quelquefois d'avoir une vision trop directe. Je reviens donc constamment sur ce point, parce que pour moi, c'est la seule lumière exacte : la distinction entre l'efficacité et la fécondité ; la fécondité est liée substantiellement à sa source qui est l'amour des conjoints et leur don mutuel. La technique réalise une séparation entre les deux.

L'Église, là, nous dit : « Attention, l'unité n'est pas suffisamment maintenue ». C'est sur ce point que porte l'Instruction du Cardinal Ratzinger. Et sur ce point, on peut, au niveau philosophique, essayer de mieux comprendre ce que dit l'Église. Je n'en dirai pas plus.

Il faut aussi beaucoup prier pour les médecins, parce qu'une Instruction comme celle-là est souvent difficile à accepter. Comme je vous l'ai dit, il y a cinq ans, j'avais été invité au C.L.E.R., pour parler à des médecins et nous avons discuté de ce problème. Les décisions de l'Église étaient moins nettes, mais on savait à peu près dans quel sens les décisions de l'Église iraient. J'avais vu la réaction de ces médecins extrêmement sympathiques, et merveilleux comme médecins ; ils souffraient de ce qui leur apparaissait comme un manque d'ouverture de l'Église par rapport à la science et à la technique. On comprend qu'un médecin et un savant puissent souffrir énormément de ce que peut représenter « le manque d'ouverture » de l'Église, de ce que j'appelle, d'une autre manière, un tournant trop rapide. Je comprends très bien cela. C'est là qu'une réflexion sur l'homme dans sa finalité propre peut apporter un peu de lumière. Au fond, il faut toujours revenir sur les deux finalités du mariage ; la première est l'amour des conjoints ; la seconde est l'enfant, et son éducation.

Nous allons d'ailleurs toucher cela aujourd'hui. Essayons de voir comment le mariage, pour le chrétien, dans le sacrement de mariage, doit être éclairé par cette affirmation si forte de l'Épître aux Éphésiens¹⁷ ; on prenait autrefois ce passage comme lecture de messe de mariage et cela mettait quelquefois celui qui bénissait le mariage dans des situations assez délicates : « Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ. Que les femmes le soient à leurs maris [c'était là que les choses devenaient délicates] – comme au Seigneur – [surtout la comparaison : comme au Seigneur] ; car le mari est le chef de la femme, tout comme le Christ est le chef de l'Eglise, lui le Sauveur du Corps. Mais comme l'Eglise est soumise au Christ, ainsi les femmes doivent l'être en tout à leur mari. » C'est raide ! Alors évidemment, certains exégètes ont dit que Saint Paul n'aimait pas beaucoup les femmes, et que c'est la raison pour laquelle on a ce passage ! Cela n'explique rien du tout. Si on croit que l'Écriture est révélée, on doit accepter ce passage en essayant de le comprendre. C'est le « *comme* », qui revient constamment, qui permet de saisir ce qu'il signifie : « Maris, aimez vos femmes tout comme le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant par le bain de l'eau qu'une parole accompagne, afin de se la présenter à lui-même, cette Eglise glorieuse, sans souillure ni ride, ni rien de tel, mais sainte et irréprochable. Ainsi les maris doivent aimer leur femme comme leur propre corps. Qui aime sa femme s'aime soi-même. Personne certes n'a jamais haï sa propre chair ; on la nourrit au contraire, on la choie, tout comme le Christ fait pour l'Eglise, parce que nous sommes les membres de son corps. Pour cela, l'homme quittera père et mère, et il s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair. C'est là un grand mystère ; je l'entends de Christ et de l'Eglise. Quoi qu'il en soit, pour vous, que chacun de vous aime sa femme comme soi-même, et que la femme craigne son mari. » Ces phrases sont importantes à entendre, et pas seulement le jour du mariage – ce jour-là, c'est encore assez facile : on pense à tant d'autres choses ... C'est, plus difficile de l'interpréter et d'en faire une sainte homélie. Il faut comprendre ce passage dans la lumière du fait que le sacrement de mariage vient sanctifier un amour humain naturel : cet amour humain naturel, par le sacrement et par la grâce que donne le sacrement, va être uni à la source de tout amour, qui est Jésus à la Croix.

Pour bien comprendre ce que nous dit saint Paul dans l'Épître aux Éphésiens, il faut donc toujours rappeler ce que sont les conséquences du péché. Cela est particulièrement important aujourd'hui. Les conséquences du péché originel nous sont connaturelles, en ce sens qu'elles

17 Eph 5, 21-33.

apparaissent en même temps que notre vie. Elles sont contemporaines de notre vie et psychologiquement, il est très difficile de distinguer ce qui relève de l'image de Dieu en nous de ce qui relève des conséquences du péché originel. Or le manque de distinction entre ces deux aspects est source de nombreuses erreurs. Il faut rappeler ici ce qui nous est dit dans la Genèse, quand la femme a péché et que l'homme a péché à sa suite. La première conséquence du péché, c'est la crainte malade à l'égard de Dieu, la crainte de l'homme et de la femme de se trouver en face de Dieu. Ils ont peur des pas de Dieu¹⁸. Ce n'est pas le don de crainte, mais la peur humaine, trop humaine, celle de celui qui se sent coupable et qui n'ose pas l'avouer, qui n'ose pas se mettre en présence de Dieu pour se purifier. Ensuite, Dieu précise quelles sont les autres conséquences du péché : « Je multiplierai [il dit cela à la femme] ta peine et tes grossesses, c'est dans la peine que tu enfanteras des fils ; vers ton mari se portera ton désir et lui dominera sur toi. »¹⁹ C'est le tragique de tout foyer où, de fait, l'harmonie d'un amour spirituel véritable, d'un amour désintéressé, est si vite abimée, contaminée par le plaisir, ou par la soif de domination. A l'homme, Dieu dit : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre : Tu n'en mangeras pas –, maudit soit le sol à cause de toi ! Dans la peine tu t'en nourriras tous les jours de ta vie. Ce sont des épines et des chardons qu'il fera germer pour toi, et tu mangeras l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain jusqu'à ton retour au sol, car de lui tu as été pris. Car poussière tu es et à la poussière tu retourneras. »²⁰ Les conséquences du péché nous empêchent d'aimer vraiment. On voit combien Dieu souligne des aspects différents pour la femme et pour l'homme. Les obstacles à un véritable amour, à un véritable don de soi, sont différents du côté de l'homme et du côté de la femme. Cela est profondément vrai ; on ne le voit pas assez.

La grâce du Christ va s'emparer de l'homme pécheur, pour lui redonner, en se servant des conséquences du péché, une nouvelle capacité d'aimer. Cette nouvelle capacité d'aimer se réalise dans le Cœur du Christ, se réalise *par* le Christ. Ajoutons : par le mystère de la Croix du Christ. C'est le mystère de la Croix du Christ qui seul peut nous aider à vivre de cette victoire de l'amour sur les conséquences du péché. Alors, que veut dire le sujet que nous traitons : le mariage est un tout ? Cela veut dire que la grâce du mariage doit permettre à l'époux et à l'épouse d'être victorieux de ces conséquences du péché qui viendraient briser l'unité du foyer. Chaque fois que l'unité du foyer est brisée, on assiste à la victoire des conséquences du péché : on n'a pas été assez attentif à ces complicités que nous portons en nous, à ces complicités, conséquences du péché, qui viennent briser l'amour. Quand je dis que la grâce doit rendre victorieux des conséquences du péché, il faut comprendre qu'il y a une lutte à reprendre tous les jours. Sur la terre, on n'est jamais pleinement victorieux. Et sur la terre, plus on avance, plus on s'approche du Christ, plus on s'approche de Marie, plus on voit combien ces conséquences du péché sont lourdes à porter et, très facilement, obnubilent notre intelligence et nous empêchent d'avoir un regard lucide dans l'amour, ce qui est nécessaire.

La grâce du sacrement de mariage lie les époux à Jésus qui est notre sagesse à la Croix²¹, à Jésus Tête du corps mystique, à Jésus qui se donne entièrement et qui ne garde rien pour lui ; la victoire de l'amour est plénière à la Croix, et c'est ce qui fait que Jésus devient source de vie pour l'Église, et donc pour chacun d'entre nous. Donc, comprenons bien sur quoi porte cette analogie, cette comparaison de l'Épître aux Éphésiens : elle porte sur la victoire de l'amour. Cela n'empêche pas que cette victoire de l'amour se réalise dans la lutte et qu'à certaines heures, les

18 Gn 3, 8.

19 Gn 3, 16.

20 Gn 3, 17-19.

21 Cf. 1 Co 1, 23-24.

conséquences du péché soient victorieuses, parce que nous ne sommes pas assez attentifs. Nous ne sommes pas assez attentifs à vivre de la grâce du Christ, à faire appel à Jésus qui nous a dit : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire »²² ; sans moi, vous êtes incapables d'aimer. Il faut saisir que cette comparaison de l'Épître aux Éphésiens porte sur la qualité de l'amour, sur la qualité de l'amour du Christ par rapport à l'Église, et donc par rapport à nous. C'est très important. Par la grâce, nous sommes unis à Jésus, et la grâce du Christ, la plénitude de la grâce du Christ nous est donnée. Nous devenons alors capables, avec Jésus et en lui, de poser des actes héroïques d'amour. C'est là que le chrétien est chrétien : en posant des actes héroïques d'amour, c'est-à-dire des actes d'offrande de tout lui-même et de don dans l'amour. Si l'époux et l'épouse s'aiment vraiment, la soumission de l'épouse à l'égard de l'époux n'est plus un problème, parce que quand on aime, on est au-delà – comprenons bien ce que signifie ce mot – au-delà de l'obéissance, au-delà de l'autorité. Dans la Très Sainte Trinité, il n'y a pas d'autorité – c'est cela qu'on devrait présenter aux jeunes, ils aimeraient énormément la Très Sainte Trinité : il n'y a que l'amour. Dans la Très Sainte Trinité, l'amour seul a tous ses droits : plus exactement, l'amour seul s'exerce. L'autorité apparaît avec celle du Père à l'égard de Jésus dans son humanité sainte. Jésus meurt dans l'obéissance²³. Cette obéissance est le fruit de son amour : « Si vous m'aimez, vous observerez mes commandements »²⁴. C'est donc toujours à cet amour qu'il faut revenir. Et quand il y a des difficultés dans l'ordre de l'obéissance, la seule manière de les dépasser est de revenir à la source, c'est-à-dire à cet amour.

Essayons donc de mieux saisir cette fine pointe de la comparaison de l'Épître aux Éphésiens : c'est cela qui explique tout. Il faut que l'époux et l'épouse s'aiment à la manière du Christ, comme le Christ aime l'Église. Il l'aime comme son propre corps. Il aime l'Église comme ce qui ne fait plus qu'un avec lui. L'Église, c'est Marie, c'est nous ; et c'est tout ceux que Jésus regarde du haut de la Croix : tous les hommes, tous les hommes pécheurs. Il les attire vers lui²⁵. Il les aime en se donnant jusqu'au bout²⁶. Et le sacrement de l'Eucharistie est là pour exprimer jusqu'où va ce don. C'est toujours à la lumière du sacrement de l'Eucharistie que nous pouvons comprendre l'absolu du don de la Croix, où Jésus ne garde rien pour lui. Saint Paul parle des relations de l'époux et de l'épouse dans cette lumière : il parlera ensuite des enfants.

Mais c'est d'abord la relation de l'époux et de l'épouse. C'est d'abord un secret. C'est un secret, un secret d'un amour qui est divin et humain, et qui prend toute sa signification dans le Cœur du Christ et dans l'amour du Cœur du Christ pour l'Église, et dans l'amour du Cœur du Christ pour le Père. C'est à ce secret qu'on doit constamment revenir. L'amour, quand il est divin, implique un don substantiel. Un amour purement humain y tend, mais n'y arrive jamais parfaitement. C'est l'amour divin qui implique un don substantiel, dans lequel tout est donné. Dans le mariage, le don des corps exprime et réalise cette volonté d'aimer, ce désir d'aimer, et ce désir d'aller le plus loin possible dans le don. En nous, et c'est une conséquence du péché originel, il y a toujours des restrictions, toujours un désir de se garder un domaine propre, qui soit le nôtre, un domaine d'autonomie. On a eu tellement de peine à acquérir son autonomie que lorsqu'on l'a acquise, on veut la garder. On a du mal à parvenir à ce don total, à ce don réciproque. Jésus ne peut se donner à l'Église que si l'Église le reçoit. Jésus ne peut se donner dans l'Eucharistie que si nous le recevons avec amour. L'époux ne peut aimer son épouse que s'il est reçu par elle ; c'est là qu'il y a une coopération et une complémentarité dans l'ordre de l'amour y comme il y a une

22 Jn 15, 5.

23 Cf. Phi 2, 8.

24 Jn 14, 15.

25 Cf. Jn 12, 38.

26 Cf. Jn 13, 1.

certaine complémentarité entre le Christ et l'Église. Mais la complémentarité est tout à fait différente, parce que le Christ n'a pas besoin de l'Église. C'est dans une pure surabondance d'amour que Jésus se donne et forme l'Église, alors que l'époux a besoin de son épouse ; l'amour de l'époux a besoin de l'amour de l'épouse pour s'achever, pour être pleinement lui-même. C'est dans la coopération qu'il peut y avoir une unité d'amour, où chacun respecte ce que l'autre est capable de donner. C'est la complémentarité, qu'il faut toujours respecter. L'égalité n'existe pas dans l'amour : il y a des similitudes et des complémentarités. On doit respecter cette complémentarité, c'est-à-dire demander à l'épouse d'exercer son rôle propre d'épouse, d'avoir des initiatives dans l'ordre de l'amour et d'être celle qui achève, qui complète, qui garde. La fidélité doit être des deux côtés, mais l'épouse doit comprendre que c'est à elle qu'est remise cette garde de l'amour, puisque tout s'achève dans son cœur d'épouse. C'est elle qui est gardienne de la fidélité, avant tout, plus que tout ; quand une épouse n'est plus gardienne de la fidélité, c'est très difficile pour l'époux de rester fidèle. Il faut comprendre ce rôle complémentaire dans la lutte, dans cette conquête qui se fait toujours. Ce qui est le plus terrible dans ce domaine de l'amour mutuel, c'est de croire que l'on est victorieux et que l'on n'a plus à lutter. À ce moment-là, l'amour diminue.

Il faut aussi tout de suite noter que l'amour dépasse la connaissance que nous avons de l'autre ; le jour où notre amour est mesuré par la connaissance que nous avons de l'autre, cet amour n'est plus ce qu'il doit être. Le propre de l'amour est de se servir de l'intelligence : il en a besoin ; la connaissance de l'autre est nécessaire. Mais il faut aimer l'autre pour lui-même, et l'aimer *pleinement* pour lui-même. C'est là que la comparaison du Christ et de l'Église est si importante pour nous. Dans la foi, il faut aimer au-delà de ce que nous pouvons connaître²⁷. Mais la foi ne détruit pas l'intelligence, au contraire. Elle réclame de l'intelligence d'aller toujours plus loin dans son domaine, en respectant le dépassement de la foi, et en respectant ce fait que la foi est liée à une obéissance. On peut, là aussi, découvrir une analogie. Quand l'époux et l'épouse s'aiment dans cette complémentarité plénière, la connaissance de l'un et de l'autre ne pose pas de problème, parce que l'amour a toujours le dernier mot ; on ne s'arrête pas à la connaissance des défauts, des faiblesses, des limites de l'autre. On le connaît pour mieux l'aimer. Autrement dit, il y a quelquefois une stratégie de l'amour à avoir. Lorsqu'on sait que l'autre est blessé ou qu'il a connu ou connaît certaines faiblesses, il faut à ce moment-là être intelligent, pour ne pas le blesser davantage : être intelligent dans l'amour. Chaque cas est différent. Mais c'est là que la prudence est au service de l'amour. Et c'est là que la prudence éclairée par le don de conseil est au service de l'amour.

Il faut comprendre aussi ici que l'amour va porter et va permettre à l'autorité de s'épanouir. L'autorité apparaît dès qu'il y a un bien commun, dès qu'il y a un fondement de justice à respecter. L'autorité de l'époux, et celle de l'épouse, doivent toujours s'exercer sur un « fond » d'amour. Mais cette autorité existe. Il est très délicat de bien préciser le fondement, au niveau philosophique, de l'autorité de l'homme par rapport à la femme, de l'époux par rapport à l'épouse. C'est un domaine très délicat, mais important. Quand on s'aime profondément, il n'y a pas de problème, encore une fois. Quelqu'un qui aime profondément celui qu'il a choisi, ou celle qu'il a choisie, accepte facilement que dans le domaine où il est moins compétent, l'autre exerce un peu son autorité. Il y a une certaine autorité réciproque dans la complémentarité. Cette autorité réciproque dans la complémentarité doit aider l'amour à être toujours victorieux et à dépasser ; en même temps, il faut maintenir l'autorité là où elle doit s'exercer. C'est là qu'il faudrait préciser ce qu'est l'exercice de l'autorité à l'intérieur même des relations de l'époux et de l'épouse.

27 « Nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru. » (1 Jn 4, 16)

L'exercice de l'autorité du père à l'égard des enfants et de la mère à l'égard des enfants est une autorité qui réclame la coopération des parents dans l'ordre de l'éducation. Le père ne peut pas tout faire, et la mère non plus. Et quand, en raison d'un deuil, la mère (ou le père) est obligée de prendre une place unique, on sait combien c'est difficile, parce qu'il y a quelque chose qui est contre nature. Dieu a voulu qu'il y ait une complémentarité, dans l'ordre de l'autorité, entre le père et la mère.

Il y aurait aussi un troisième domaine, très important à comprendre, qui est moins immédiatement dans la grâce du sacrement de mariage, celui de l'autorité que l'homme doit exercer dans son métier, pour gagner le pain à la sueur de son front, et de l'autorité que la mère doit exercer elle aussi dans son domaine, à l'intérieur du foyer ou en dehors du foyer, selon les cas. Il y a ainsi trois types d'autorité assumés par l'amour, qui ont chacun un caractère particulier. L'autorité de l'époux et (ce n'est pas directement dans l'Épître mais c'est impliqué, si on veut comprendre) l'autorité de l'épouse ; il y a en effet un amour réciproque.

L'autorité du père et de la mère à l'égard des enfants. L'autorité, ou l'obéissance, dans le travail. Tout cela est commandé par l'amour. La famille chrétienne, transformée par le sacrement de mariage, implique toutes ces relations.

En terminant, je souligne quelque chose qui est caractéristique de la famille d'aujourd'hui. Je pense à ce qui se passait par exemple en Grèce : quand Aristote parle de la famille – c'est le premier philosophe qui ait parlé de la famille, il ne faut pas l'oublier – il montre que la famille est le premier lieu de l'économie²⁸. C'est très joli, très beau, très intéressant à regarder. Mais il ne faut pas pleurer sur les réalités qui n'existent plus. Dans cette perspective d'Aristote, la famille est le premier lieu de l'économie, parce que c'est dans la famille que se réalise la survie de l'espèce ; toute l'économie est ordonnée à la survie de l'espèce : une économie saine devrait être cela : permettre à l'homme de vivre et de survivre, c'est-à-dire en impliquant la fécondité. Il est bien évident qu'aujourd'hui l'économie s'est complètement séparée de la famille ; c'est sûr. Le père doit ainsi travailler en dehors de la famille, et la mère souvent aussi. L'économie est complètement séparée : elle est beaucoup plus proche de l'État, de la politique, que de la famille. Cela a peut-être permis aux foyers de mieux comprendre que la famille repose sur l'amour des conjoints. Il y a comme un regard plus pénétrant sur la famille : c'est l'amour des conjoints qui est le nœud premier du foyer. Cela nous fait mieux comprendre la grâce du sacrement de mariage, qui est lié à l'amour du Christ pour l'Église. Et de fait, si nous regardons la doctrine de l'Église, de Saint Thomas à nos jours, nous voyons que l'Église insiste beaucoup sur ce point. Je crois vous l'avoir déjà dit : au Concile de Trente, il y a eu une grande discussion entre les théologiens espagnols et les théologiens français. Les théologiens français prétendaient que l'autorisation des parents était nécessaire pour que le mariage soit valide. Les théologiens espagnols rappelant la doctrine de Saint Thomas, ont répondu que la validité du mariage ne dépend que du oui des époux et de leur amour ; que le consentement des parents était certes souhaitable, mais n'avait rien à voir avec la validité du mariage. Comme c'est intéressant à voir : c'est vrai, dans beaucoup de pays, les mariages étaient souvent des mariages de famille. Progressivement, le mariage est devenu beaucoup plus ce qu'il doit être dans la vision de la sagesse de Dieu : ce lien dans l'amour des conjoints. La grâce du sacrement de mariage regarde en premier lieu l'amour des conjoints, qu'elle sanctifie.

Il y aurait certes beaucoup d'autres choses à dire, mais il me semble que nous avons dit l'essentiel...

28 Cf. ARISTOTE, *Politique*, 1, 3, 1253 b 1-5 ; 8, 1256 a 1 et 55.